

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 14 (1917)
Heft: 3

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Pour tout ce qui concerne la rédaction
s'adresser à M. SCHUMACHER,
à Daillens (Vaud).

Pour les annonces et l'envoi
du journal,
s'adresser à M. E. FARRON, à Tavannes.

Bibliothèque :
M. SCHUMACHER,
à Daillens.

Présidence :
M. MAYOR, juge,
à Novalles.

Assurances :
M. FORESTIER,
à Founex.

QUATORZIÈME ANNÉE

N° 3

MARS 1917

SOMMAIRE : Edouard Bertrand (cliché), par M. FORESTIER. — Conseils aux débutants (cliché), par M. SCHUMACHER. — Exposition d'apiculture. — Les Abeilles en punition, par M. Julien MEYSTRE. — Feuilles gaufrées en celluloïd, par M. HEYRAUD. — Lettre de l'Oncle, par l'Oncle EMILE. — Les ruches qui meurent de faim, par M. COMTAT. — Deux jeunes reines fécondes, par M. M. BELLOT. — Coin des jeunes, par M. A. PORCHET. — Nouvelles des sections : a) Cossonay ; b) Montagnes neuchâteloises. — Question n° 8. — Bibliothèque. — Réponses aux questions. — Sucre pour le nourrissement du printemps 1917. — Nouvelles des ruchers.

† ÉDOUARD BERTRAND

Notre vénéré maître, M. Edouard Bertrand, président honoraire de la Société romande d'apiculture, n'est plus. Il s'est éteint doucement à l'âge de 85 ans, le 17 janvier dernier, à Genève.

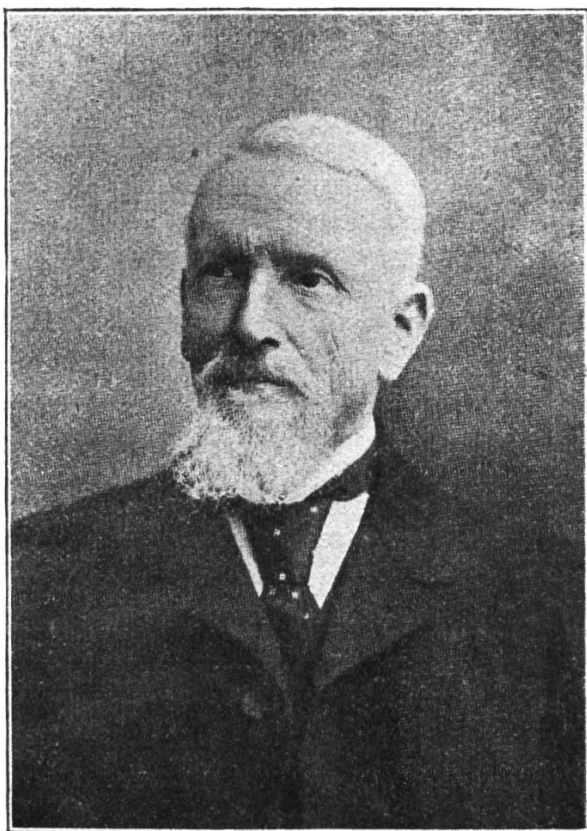
Je ne pensais certes pas, lorsque je lui rendis visite, au commencement de l'année, que c'était la dernière fois que j'avais le plaisir et l'honneur de m'entretenir avec lui. Il souffrait d'une affection de la gorge, mais rien ne faisait cependant prévoir un dénouement fatal, un départ aussi prompt et aussi inattendu.

C'est une grande et noble figure qui disparaît, un caractère qui s'en va, un homme illustre qui n'est plus, une page de l'histoire de l'apiculture qui se tourne. Mais son œuvre, qui est grande, reste impérissable, son nom est à jamais attaché et d'une façon indissoluble à l'apiculture et à sa transformation. Cette œuvre est si importante que nous avons peine à en mesurer l'ampleur et elle est si utile que des milliers et des milliers d'apiculteurs, dans le monde entier, bénissent le nom de Bertrand et apprécient toujours davantage ses travaux et son enseignement.

Je n'ai pas à tracer ici la biographie de l'illustre vieillard; un

autre, mieux qualifié, l'a déjà esquissée; mais je ne puis taire son activité apicole.

Quand, en 1873, à l'âge de 42 ans, après les terribles événements de la Commune de Paris, auxquels il s'était involontairement trouvé



mêlé, E. Bertrand vint habiter la demeure si connue et si hospitalière du « Chalet », près Nyon, demeure qu'il devait transformer et embellir, il se trouvait encore trop jeune et trop robuste, malgré le cruel ébranlement qui l'avait atteint dans sa santé dans les derniers

temps de son séjour en France, pour rester inactif. Il chercha donc un champ de travail et le trouva dans l'horticulture et l'apiculture.

Ses débuts apicoles furent modestes. Un ami lui donna deux ruches de paille qu'il installa dans sa propriété; il venait ainsi à l'apiculture, par atavisme, son père ayant déjà eu des abeilles. Jamais cadeau ne devait avoir des conséquences aussi grandes, aussi multiples et aussi bienfaisantes que celui-là.

En même temps qu'il se faisait tour à tour architecte-paysagiste, horticulteur et arboriculteur, il s'apprêtait aussi à devenir un maître en apiculture. Cette branche allait l'absorber et l'intéresser au point que le reste devint en quelque sorte de l'accessoire.

Les deux premières ruches de M. Bertrand restèrent deux ou trois ans sans donner aucune récolte, et comme il avait été décidé, lors de leur achat qu'à l'avenir on ne mangerait plus que le miel produit par les abeilles du rucher, le ménage fut plusieurs années sans en goûter, malgré l'habitude prise d'en consommer chaque jour.

Les moyens de s'initier à l'apiculture étaient rares à cette époque; la littérature apicole ne traitait à peu près que des ruches de paille, les seules en usage; elle était par conséquent assez pauvre, malgré sa diversité. Le hasard, qui parfois fait bien les choses, mit entre les mains du débutant un ouvrage nouveau, *l'Élevage des abeilles par les procédés modernes*, par G. de Layens. Ce fut une révélation qui lui fit abandonner son premier et unique guide, *l'Éducation des abeilles*, par E. Carrey, cours qui constituait cependant un progrès. Il se procura quelques ruches Layens et les résultats furent plus satisfaisants, le miel réapparut sur la table de famille. Peu après, le *Petit cours d'apiculture pratique*, de Ch. Dadant, lui étant parvenu; il résolut, après en avoir pris connaissance, d'adopter les méthodes aussi simples que pratiques qui y étaient enseignées et il délaissa plus ou moins la ruche Layens pour la Dadant, dont il reconnut bientôt les avantages incontestés et la supériorité.

Au cours de sa longue et fertile carrière apicole, notre maître ne s'en tint cependant pas à cette seule ruche, quelque pratique et perfectionnée qu'elle ait pu lui paraître; il essaya à peu près tous les systèmes afin, me disait-il, de pouvoir en parler en connaissance de cause. La *ruche Ribeaucourt* ne lui donna aucune satisfaction, la *Vaudoise* ne répondit pas à son attente et nombre d'autres furent définitivement abandonnées après quelques années de comparaison et de pratique souvent infructueuses. Il ne réussit vraiment à obtenir du miel qu'avec la Layens et surtout avec la Dadant, à laquelle il accorda la première place et dont il préconisa toujours l'emploi par l'exemple, le concours de sa parole et de sa plume autorisées.

Plus tard, du consentement de l'inventeur, il créa la ruche *Dadant-Modifiée*, dont le cadre, un peu raccourci, paraît mieux répondre aux besoins des abeilles sous notre climat. Il refusa cependant de donner son nom à la ruche ainsi modifiée, mais lui prêta son appui afin de rendre ce changement uniforme, de ne pas le livrer à l'arbitraire des apiculteurs.

Il y a quarante ans, les apiculteurs n'étaient pas aussi nombreux que de nos jours; ils n'avaient aucun guide, ils s'ignoraient, n'avaient pour ainsi dire aucune relation et il n'existait pas de lien entre eux. Le besoin de se grouper avait amené la constitution, en 1875, de la *Société vaudoise d'apiculture*, d'intérêt local et dont la durée fut éphémère. L'année suivante, sur l'initiative de M. Bertrand, un avis inséré dans les journaux conviait les apiculteurs de la Suisse romande à se rencontrer à Nyon pour y discuter de la fondation d'une Société romande d'apiculture. Seize apiculteurs répondirent à cet appel; c'étaient Agassiz, E., Bauverd, de Blonay, Brunner, Burnat, de Crousaz, de Dardel, Jaquet, Matter-Perrin, Ménétrety, Orsat, de Ribeaucourt, de Siebenthal, Warnéry et Bertrand, instigateur du mouvement. Cette vaillante petite phalange, dont M. Bertrand était, si je ne fais erreur, le dernier survivant, fonda donc, le 16 avril 1876, la *Société romande d'apiculture* dont la prospérité ne cessa de grandir, grâce au dévouement et à l'activité de son premier secrétaire, notre vénéré ami, qui en fut aussi le président à deux reprises différentes et qui resta membre actif de son Comité pendant vingt-sept ans.

La publication d'un *Bulletin* fut décidée en 1878 et M. Bertrand en assumait la rédaction ainsi que les risques pécuniaires. Ce périodique prit bientôt un essor inespéré, car son créateur, qui avait en vue le double but de réformer l'apiculture en combattant la routine, les préjugés et de propager les méthodes nouvelles, arrivait à son heure, il répondait à un véritable besoin, à une soif de savoir que l'habile rédacteur prodigua et calma pendant toute la durée de la publication. Le journal s'occupa uniquement de ce qui concernait l'apiculture; il décrivit les méthodes nouvelles; entretint de l'abeille, de son histoire, de son anatomie, de ses mœurs, de ses besoins, de ses ennemis et de ses maladies; parla de la flore mellifère, des ruches de tous systèmes et de leur manipulation, de l'outillage apicole, etc. Il fut dès le début et resta toujours une tribune libre où toutes les idées étaient présentées, étudiées, commentées et traitées avec bienveillance, courtoisement, sans parti pris, car, avec son caractère droit, juste et bon, avec sa ferme volonté de *servir*, de faire du bien, d'être utile, l'habile praticien ne permit jamais que s'ouvrirent dans

les colonnes de sa publication des polémiques personnelles, aussi oiseuses que dangereuses pour tout le monde.

Avec son esprit clair, précis et pratique, M. Bertrand avait immédiatement compris tout ce que le système américain, soit en l'espèce la ruche Dadant, devait être pour les apiculteurs. Il s'attacha donc, par une pratique habile, à faire prévaloir son opinion, et vous savez tous aussi bien que moi, lecteurs, s'il a accompli son programme, malgré des attaques viles, indignes, inspirées par une jalousie hors de propos et de mesquins intérêts, alors que personne n'était plus désintéressé.

Il sut grouper et retenir autour de lui les apiculteurs les plus éminents du monde entier, partisans eux aussi des méthodes nouvelles. J'ai eu maintes fois le privilège d'en entendre plusieurs réunis dans les confortables salons du « Chalet », discourir sur les sujets apicoles les plus divers, et j'ai pu aussi, comme tous mes collègues, savourer leur prose dans les colonnes du journal où se traitaient les questions les plus variées, toutes plus intéressantes et plus instructives les unes que les autres. Le nombre de ces collaborateurs est grand, je ne puis les nommer tous; qu'il me suffise de citer les suivants, pris au hasard : Dadant père et fils, de Layens, G. Bonnier, Froissard, Mona, Dubini, Bianchetti, Bianconcini, Cowan, Cook, Berlepsch, Dennler, etc., pour l'étranger; Jecker, Kramer, Spuller, Matter-Perrin, de Planta, etc., dans notre pays. Tous étaient devenus des amis, attirés et charmés par l'aimable simplicité, la bonté, la compétence hors ligne du maître du logis et retenus par une étroite communauté d'idées.

Nul n'était rebuté ni découragé par son accueil, car il avait le don de se faire aimer de tous ceux qui l'approchaient. D'un mot juste et placé à propos, il redonnait du courage aux novices quelque peu découragés par un échec. Ses conseils aussi judicieux que bienvenus, arrivaient à point pour fortifier et raffermir les modestes et les hésitants.

Son activité fut grande, incessante. Il se dépensa sans compter, constamment et toujours, et il était en cela admirablement secondé par sa vaillante compagne, toute acquise, elle aussi, à l'œuvre entreprise par son mari. Conférencier hors ligne, il parcourut le pays pendant nombre d'années pour y répandre la bonne nouvelle; il assistait à toutes nos réunions, organisait des cours, enseignait toujours et partout. Enfin, il ne connut ni la peine, ni la fatigue. Aussi, jamais semence ne fut plus féconde, jamais travail ne fut plus productif. Rien ne lui coûtait pour le triomphe de son œuvre. Il importa dans le pays et à ses frais tout ce qui se faisait de mieux en fait

d'outillage apicole et le mit toujours gracieusement à la disposition de ses collègues.

Les quatre cours d'apiculture qu'il donna chez lui, à Nyon, de 1884 à 1887, eurent un succès croissant, soit par le nombre des participants, accourus de tous les pays, soit pour la propagation et la diffusion des méthodes nouvelles. Ses cours dans les écoles cantonales d'agriculture et d'horticulture de Lausanne et de Genève firent que ces établissements devinrent de vraies pépinières d'habiles et fervents apiculteurs.

L'illustre savant était l'âme, la cheville ouvrière, la vie même de la jeune Société qui prospérait à merveille sous une telle impulsion. Aussi, grâce à M. Bertrand, la Société romande d'apiculture atteignit rapidement son apogée. Elle fut longtemps à la tête du mouvement et du progrès apicole, en Europe aussi bien que dans notre pays. Le *Bulletin d'apiculture*, devenu la *Revue internationale d'apiculture*, était considéré à l'étranger comme « le plus avancé et le meilleur journal de langue française, traitant de l'apiculture moderne au moyen des ruches à cadres mobiles ».

Est-il donc surprenant que dans notre pensée jaillisse le sentiment que nous devons tout à notre éminent compatriote ? Il a été notre maître à tous, soit que nous ayons eu le privilège de suivre ses cours, soit que nous ayons été initiés aux secrets de la ruche par ses conférences ou par ses écrits, car il écrivit beaucoup, sur tout ce qui a trait à l'abeille et à sa culture. Il nous dota même, tant son activité était grande, de plusieurs excellents ouvrages apicoles qu'il traduisit spécialement pour nous.

De 1882 à 1911, ses publications furent : *La routine et les procédés modernes*, la *Description des meilleures ruches*, les *Conseils et notions à l'usage des commençants*, le *Calendrier apicole*, la *Conduite du rucher*, dont onze éditions ont successivement paru, ce qui représente à peu près 40,000 exemplaires répandus dans le monde entier, grâce à la traduction de l'ouvrage en plusieurs langues. Vinrent ensuite les *Lettres inédites de F. Huber*, puis les traductions suivantes : *Guide de l'apiculteur anglais*; *l'Abeille* (histoire naturelle, anatomie et physiologie), *La cire*, œuvres du grand apiculteur anglais Cowan. *La fausse teigne* (de Rauchenfels), *La loque* (Harrisson), enrichirent notre littérature apicole. Entre temps, il traduisit *L'abeille et la ruche*, de Ch. Dadant et S. Langstroth, et collabora activement à la seconde édition de cet ouvrage.

Sa correspondance égalait son activité; elle était volumineuse, et il fallait réellement jouir d'une santé de fer pour suffire à cet incessant tourbillon, pour résister à une tâche qui chaque jour grandissait et

devenait plus lourde. Et malgré tout, lorsqu'on avait l'honneur d'être son hôte, on pouvait croire que le maître n'avait d'autre occupation que celle de bien accueillir ses visiteurs, tant il savait nous mettre à notre aise, tant il mettait d'instances à nous retenir et nous captivait par sa parole pleine de charme.

Mais vint cependant le moment où le poids du travail et des années commença à se faire sentir, sans rien enlever, au noble vieillard, de sa lucidité, de sa vivacité d'esprit; il sentait seulement la fatigue l'atteindre plus vite. Estimant que sa tâche n'était pas accomplie, il resta à la brèche, mais sut trouver les aides dont il avait besoin; de nouveaux collaborateurs, parmi ses nombreux amis, et c'est ainsi qu'après M. Crépieux-Jamin, qui assuma durant quelques années la charge de rédacteur de la *Revue*, cette besogne fut confiée à notre autre collègue et ami M. Gubler.

Lorsqu'en 1903, dans une réunion du Comité de la Société romande, à Lausanne, M. Bertrand nous fit part de sa détermination de cesser, dès la fin de l'année, la publication de sa *Revue*, ce fut une consternation profonde. Un vrai désarroi se traduisit avec cette fâcheuse nouvelle chez tous les apiculteurs romands, par l'appréhension de savoir ce que nous allions et ce que nous pourrions faire lorsque nous serions livrés à nos propres forces, tant nous avions appris à compter sur le concours effectif de notre éminent collègue. Il fallut que celui-ci nous assurât bien qu'il demeurerait tout acquis à la Société pour nous rendre un peu de confiance. Depuis, je puis bien le dire, il nous évita bien des faux-pas, nous tira souvent d'embarras, sans que jamais nous ayons eu à regretter d'avoir eu recours à lui dans les occasions critiques. C'est à son influence bénie, à ses conseils, à ses pressantes sollicitations que nous devons d'être restés ce qu'il nous avait faits, que nous devons aussi une partie des changements apportés dernièrement à nos statuts fondamentaux, car il estimait avec raison que les sociétés, comme les hommes, doivent évoluer, modifier leur point de vue selon les circonstances et ne pas s'enliser dans un présent ne répondant plus à la réalité.

Pour avoir renoncé à la vie publique, le bon vieillard n'en resta pas moins actif et laborieux. L'apiculture l'intéressa jusqu'à ses derniers jours et la marche de cette Société qui était un peu sa chose, dont il avait suivi le développement, fut constamment l'objet de sa sollicitude. La correspondance ne chômait guère et les nombreuses revues apicoles et autres qui lui parvenaient et dont la lecture l'intéressait toujours le tenaient au courant des modifications et des découvertes, ainsi que des événements qui se déroulaient.

Faut-il encore parler de l'activité de notre cher et regretté président

honoraire, lors de nos expositions nationales ou cantonales, joutes pacifiques où nous étions appelés à présenter au public le côté matériel et tangible de notre activité apicole. A Zurich, à Neuchâtel, à Genève, à Yverdon, à Vevey, à Frauenfeld, comme à Lausanne, il fut à la brèche, soit comme organisateur, soit comme collaborateur ou membre du jury, et toujours nous avons pu admirer sa vaillance, la sûreté de son jugement, l'impartialité de ses décisions et applaudir aux nombreuses récompenses qui lui furent si justement décernées. En 1914 encore, lorsqu'il s'agit pour la Société romande d'essayer de faire bonne figure à l'Exposition nationale à Berne, c'est en grande partie à son influence heureuse, à ses conseils, à son précieux appui que nous avons dû de sortir en bon rang, alors que la division menaçait de faire sombrer notre Société en vue du port.

Jamais nous n'avons fait en vain appel à son dévouement, il nous était tout acquis, et nous n'avons pas craint d'en abuser quelquefois : nous étions toujours si bien reçus, si bien réconfortés.

Voilà pour la vie apicole de notre vénéré maître.

J'avais pris la douce habitude de lui rendre visite chaque fois que quelques heures de liberté me le permettaient, et c'était toujours avec une joie profonde que je l'écoutais discourir si clairement sur ce qui lui tenait tant à cœur. Il s'intéressait à tout et à tous, rien ne lui échappait et rien ne lui était indifférent. Le sort de ses amis le préoccupait plus que lui-même; il aurait voulu leur épargner toujours et les ennuis et les peines; il le fit même souvent, sans permettre que son nom fût prononcé, car la modestie était encore une des belles qualités de ce beau caractère.

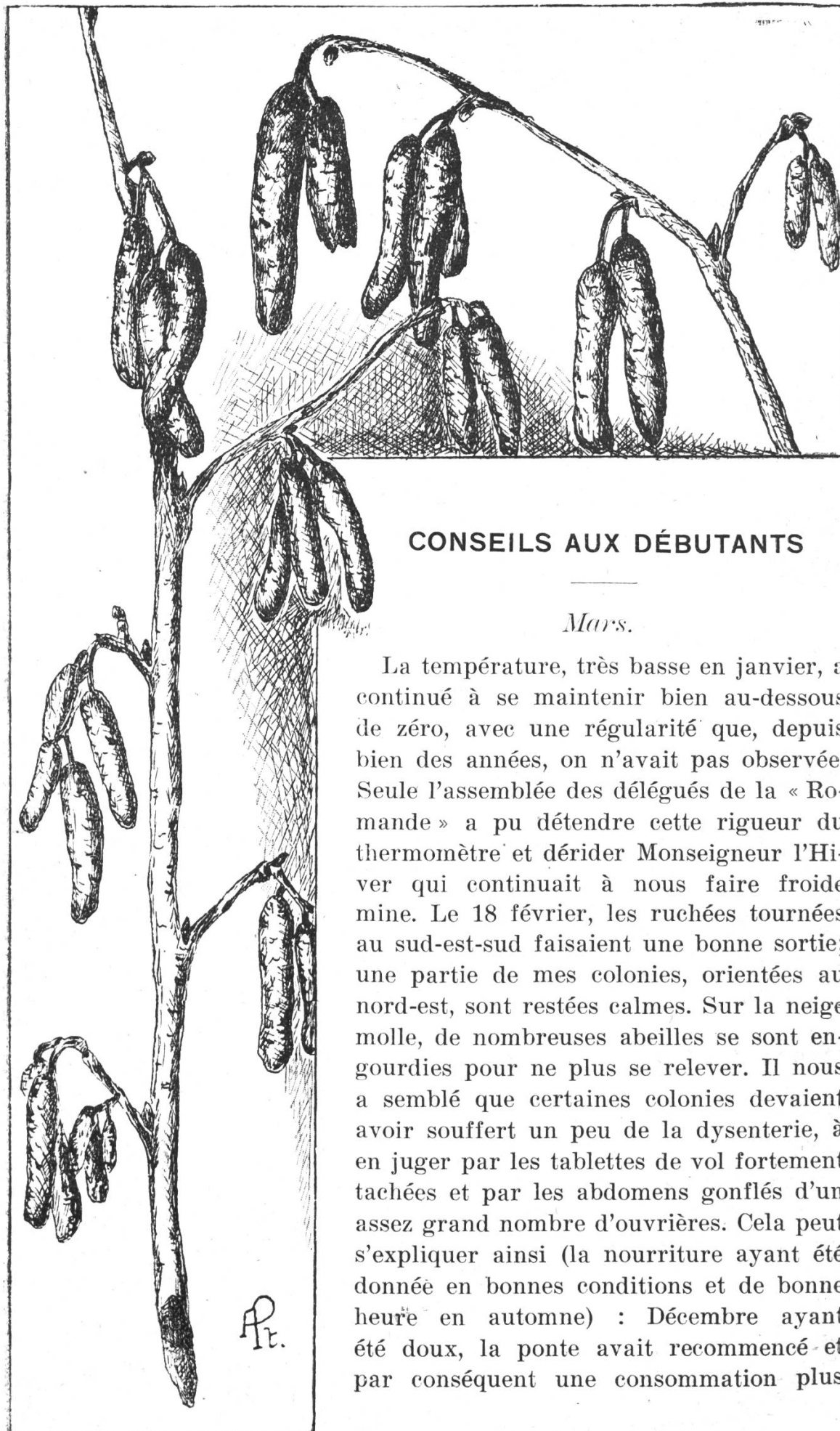
Bien ternes sont les mots qui m'arrivent pour rendre hommage à cette illustre figure, pour essayer d'exprimer la gratitude immense que nous lui devons; mes lecteurs y suppléeront avec leur cœur.

Et maintenant qu'il est dans son repos après avoir eu la joie, refusée à tant d'autres, de jouir des fruits de son travail, son œuvre subsiste toujours. Elle nous est échue en partage, et c'est à nous, apiculteurs, héritiers de cette tâche, de continuer à marcher sur la route tracée par notre prédécesseur, en apportant à cette œuvre tous les soins nécessaires, tous les perfectionnements susceptibles de la faire toujours prospérer.

Il est de notre devoir de suivre son exemple, ce sera la meilleure manière de montrer que nous sommes dignes d'un si grand don et d'honorer sa mémoire.

Qu'il repose en paix.

L. Forestier.



CONSEILS AUX DÉBUTANTS

Mars.

La température, très basse en janvier, a continué à se maintenir bien au-dessous de zéro, avec une régularité que, depuis bien des années, on n'avait pas observée. Seule l'assemblée des délégués de la « Romande » a pu détendre cette rigueur du thermomètre et dérider Monseigneur l'Hiver qui continuait à nous faire froide mine. Le 18 février, les ruchées tournées au sud-est-sud faisaient une bonne sortie; une partie de mes colonies, orientées au nord-est, sont restées calmes. Sur la neige molle, de nombreuses abeilles se sont engourdies pour ne plus se relever. Il nous a semblé que certaines colonies devaient avoir souffert un peu de la dysenterie, à en juger par les tablettes de vol fortement tachées et par les abdomens gonflés d'un assez grand nombre d'ouvrières. Cela peut s'expliquer ainsi (la nourriture ayant été donnée en bonnes conditions et de bonne heure en automne) : Décembre ayant été doux, la ponte avait recommencé et par conséquent une consommation plus

grande; le froid survenant brusquement a empêché totalement les sorties de propreté. Il faut s'attendre à trouver des colonies en mauvais état, surtout dans les régions basses du plateau où la température, pendant la journée, était de plusieurs degrés inférieure à celle des régions plus élevées, sans brume.

Le mois de mars nous donnera sans doute de belles journées. Mais, dans l'impatience de savoir à quoi en sont vos ruches, ne vous hâtez pas de les ouvrir. C'est beaucoup trop tôt et vous faites courir à vos abeilles et surtout à vos reines beaucoup de risques. Votre visite n'aurait que de fâcheux effets. Bornez-vous donc, c'est là notre premier conseil pour ce mois, à bien observer ce qui se passe au trou de vol. Tous les vétérans sont d'accord pour constater que le résultat est d'autant plus remarquable au printemps qu'on dérange moins les colonies. C'est un peu vexant pour notre amour-propre d'apiculteurs, mais c'est ainsi et il faut avoir la franchise et la loyauté de le reconnaître : une colonie normale (et cela se distingue aisément aux apports de pollen, à l'activité fiévreuse des ouvrières) se portera d'autant mieux que vous la laisserez tranquille.

Toute règle a ses exceptions : S'il survenait pendant ce mois de mars une extraordinaire série de beaux jours, chauds, calmes, vous pourriez satisfaire votre curiosité, mais sans examiner cadre après cadre; contentez-vous d'un simple coup d'œil par une journée, succédant à d'autres journées, où il ferait 14° à l'ombre. Souvenez-vous que fin mars et commencement d'avril sont déjà des dates précoces en année ordinaire; elles le sont d'autant plus cette année.

Vouez par contre toute votre attention aux colonies suspectes; une colonie orpheline ou faible n'a pas grande valeur à ce moment et vous n'avez qu'à la réunir à une autre; cette année surtout, où le sucre est très cher et difficile à obtenir, il ne faut pas conserver des non-valeurs, il faut se servir des faibles pour renforcer les fortes, vous n'y perdrez rien, bien au contraire. Deux colonies fortes vous rapporteront davantage que cinq ou six faibles ou même moyennes.

C'est maintenant qu'il s'agit d'utiliser vos couvertures chaudes si vous ne les avez pas toutes vendues aux chiffonniers; le couvain a besoin de chaleur; concentrez cette chaleur par tous les moyens possibles; si le temps vous permet d'ouvrir vos ruches, enlevez les cadres extérieurs pour resserrer le nid à couvain.

N'oubliez pas de rétrécir les trous de vol; le pillage ne se fait pas qu'en automne, il est plus néfaste encore au printemps et si vous ne le prévenez pas de bonne heure, il deviendra une habitude difficile à déraciner.

Donnez à boire à vos abeilles à proximité immédiate du rucher, dans un endroit ensoleillé, abrité; étudiez bien cette question de l'abreuvoir, elle est plus importante qu'il ne semble; vous pouvez épargner à vos ouvrières beaucoup de temps, de peines et de dangers. Si vos ruches s'y prêtent, donnez même à boire à l'intérieur; avec un bon modèle de nourrisseur, vous pouvez attirer vos abeilles en leur donnant de l'eau, sucrée avec un peu de miel; vos ouvrières n'auront pas à sortir par des journées meurtrières, la ponte continuera; des observations faites avec minutie ont montré que telle colonie avait absorbé jusqu'à cinq décilitres en vingt-quatre heures et les moyennes en avaient pris 2 à 3 décilitres. Ces seuls chiffres vous diront l'importance de cette question futile seulement en apparence.

Le joli cliché qui accompagne ces lignes est dû à la plume très habile de M. Porchet, notre fidèle collaborateur. Ces châtons de noisetier vont s'ouvrir et répandre leur poussière d'or. Cette année, nos amies pourront en profiter alors que les années précédentes, les noisetiers étaient déjà fleuris en janvier et par conséquent inutiles pour nos ruchées. Plantez, mon cher débutant, plantez des noisetiers, des saules-marsault, des thuyas, des ormes. Ne raisonnez pas en égoïste en disant : « Mais les abeilles de mon voisin en profiteront. » Tant mieux pour les siennes, mais surtout pour les vôtres. Et si vous en avez le temps, allez jouir de ces premières journées de printemps qui sont chaque année une révélation, un rafraîchissement; allez le long des haies et secouez dans une boîte ces châtons et rapportez ce « pain d'abeilles » à vos amies et exposez-le près du rucher ou sur de vieux rayons. Vous jouirez de voir vos ouvrières se couvrir de ce beau vêtement d'or et se charger de volumineuses pelotes pour vite aller les décharger dans les alvéoles et revenir encore et encore. Nous avons besoin d'aller nous restaurer l'âme au merveilleux spectacle de la nature renaissante, parce que celui que nous donne l'humanité...

Emplissez votre cœur d'espoir : L'abbé Moreux, directeur de l'Observatoire de Bourges, annonce que 1918 et peut-être déjà 1917 inaugurent la série d'années sèches et chaudes; il avait prédit la série d'années humides que nous venons de traverser, déjà en janvier 1904 et avait indiqué 1912 comme devant être au sommet de la courbe des années humides. Puisse-t-il dire vrai pour 1917 déjà. D'autre part, d'une série d'observations, il résulte que quand février « fevrotte », ça va bien; ne vous semble-t-il pas que cette année il n'a pas mal « fevrotté » ? Et quand février est sec, les mois qui le suivent, d'après les mêmes observations, le sont aussi. Donc, amis api-

culteurs, gardons vigoureux l'espoir d'une bonne année; maintenons à la Suisse cet intéressant capital que constituent nos ruches; le miel ne sera pas de trop pour compenser la pénurie du sucre et de toutes choses que nous vaut l'infâme blocus.

Schumacher.

P. S. — Nous prions nos dévoués collaborateurs, dont les articles sont retardés, de bien vouloir prendre patience. L'économie forcée nous empêche de donner plus d'ampleur à notre *Bulletin*. Les dits articles paraîtront dans les prochains numéros.

EXPOSITION D'AVICULTURE

On nous a prié de rappeler que la XV^{me} Exposition officielle vau-doise et romande aura lieu du 5 au 9 avril, à Montreux. Comme beaucoup de nos lecteurs aiment, à côté de leurs abeilles, à cultiver poules, lapins et pigeons, nous leur rappelons volontiers cette date. L'organisation est en de très bonnes mains et il y aura beaucoup de choses intéressantes à voir.

LES ABEILLES EN PUNITION

En lisant l'article de M. P. Odier dans le dernier *Bulletin*, page 19, troisième alinéa, ainsi que tant d'autres s'y rapportant, je ne puis, lors même que je n'aime pas la plume et encore moins composer, m'empêcher de dire mon mot au sujet des colonies bourdonneuses; car j'estime que si l'on peut les ramener dans de meilleures idées, cela vaut mieux que de provoquer des guerres chez les autres : lors même qu'elles se font sans canon ni mitraille, elles sont encore trop meurtrières.

Pour cela j'ai, l'été écoulé, conseillé à un collègue de rendre sa colonie bourdonneuse à l'état d'essaim pendant trois ou quatre jours, soit le temps de faire oublier aux abeilles ce mauvais penchant et ensuite de les faire rentrer dans leur ruche dans laquelle un cadre à couvain de tout âge serait introduit. Ce procédé a admirablement bien réussi, elles ont élevé une magnifique reine qui a très peu tardé de pondre à son tour.

J'ajouterai qu'elle a été quatre jours à l'état d'essaim, pendant cette mauvaise série de pluie, ce qui a obligé mon collègue de nourrir les abeilles et nous leur avons fait reprendre possession de leur ruche par le trou de vol.

Pendant que je tiens la plume, laissez-moi encore vous dire que

ce même moyen de correction m'a aussi très bien réussi, en mai dernier, pour arrêter une lutte après la jonction de deux essaims secondaires dont l'un était en ruche depuis une quinzaine de jours. Je les avais réunis avec les mêmes précautions qui me réussissaient très bien d'habitude, mais cette fois il n'en a pas été ainsi : la guerre a été déclarée, les cadavres et les blessés n'ont pas tardé à apparaître et à arriver à flot sur la planchette. Que faire ? Assister impuissant à ce massacre. Les séparer ? Ce n'était pas possible, j'avais oublié de les marquer ! En faire mon deuil ? Je regrettais, et puis c'était ajouter à ma perte pour l'achat d'un crêpe. C'est pendant ces quelques minutes d'angoisse qu'il m'est venu à l'idée de les faire toutes égales pour qu'il n'y ait plus de jalouses ou d'autoritaires. J'ai donc immédiatement réouvert ma ruche, secoué précipitamment les cadres dans une ruchette que j'ai mise à la place de la ruche et caché cette dernière; je les ai laissées juste le temps de se grouper, puis je les fis rentrer dans la ruche aussi par le trou de vol. Dans la ruchette, il n'y a pas eu trace de lutte, ni dans la ruche après leur rentrée.

J'en ai conclu que ce genre de punition pour les abeilles était beaucoup plus efficace que le drill pour les militaires, c'est pourquoi je l'ai conseillé à mon collègue pour sa bourdonneuse.

Je termine en disant que je serais assez curieux de savoir si cela veut réussir à d'autres aussi bien qu'à nous et bonne chance à ceux qui voudront l'essayer; pour mon compte, je préfère ne pas avoir de bourdonneuses...

Julien Meystre.

Feuilles gaufrées en celluloïd.

(Retardé.)

Il n'est pas dans mon intention de détruire le système actuel; mais, s'il s'agit d'améliorer le sort de l'apiculture, pourquoi vouloir renoncer à un progrès ? N'avons-nous pas vu, depuis l'époque de la feuille gaufrée, transformer la ruche et tout son mobilier ? Aujourd'hui plus que jamais on cherche le maximum de rendement. Ainsi il nous arrive à tous de ne pouvoir extraire à fond le miel d'un rayon sans y laisser une partie très appréciable de la récolte; on m'objectera que rien ne se perd puisque on donne les hausses à lécher; oui, je suis d'accord; mais pour peu que vous en laissiez, il sera toujours plus cher que le sirop qui le remplace. Or si vous remplacez ces feuilles gaufrées par des feuilles résistantes il vous sera permis d'extraire la totalité du miel. C'est à ce sujet que j'ai cherché à faire des tentatives. Dans

un article du mois de juillet 1915 j'avais fait part de mes expériences tout en demandant l'appui de ceux qui auraient pu venir à mon aide dans mes recherches; personne n'a répondu à mon appel, aussi ai-je pensé que les fabricants de cire gaufrée se trouveraient lésés si l'on arrivait à remplacer la feuille gaufrée, mais la cause apicole m'importe davantage et j'ai résolu de ne pas abandonner ce qui pourrait être un bien pour l'apiculture.

Donc, pour commencer, il fallait savoir si les abeilles accepteraient ce nouveau genre de progrès. Il est bien vrai que les commencements sont toujours durs, mais les expériences de cette année m'ont donné complète satisfaction; elles montreront par la suite que nous pouvons avoir des feuilles gaufrées aussi bien en une autre matière qu'en cire.

Dans une ruche que j'ai destinée aux expériences, j'ai mis, après les avoir au préalable imprégnées de cire, trois grandes feuilles en celluloïd format Dadant-Blatt, fixées aux quatre angles par des œillets et retenues solidement au cadre par du fil de fer; je les ai introduites dans la chambre à couvain; le résultat ne s'est pas fait longtemps attendre. Quelques jours après, ces feuilles gaufrées étaient en partie bâties et la ponte s'y est faite normalement, prouvant que la progéniture ne s'en comportait pas plus mal; ces feuilles ont été construites sur toute leur face, et le beau couvain, compact, jusqu'au bord, faisait plaisir à voir; trois générations ont été élevées successivement et d'une santé parfaite, sans aucun défaut de conformation dans la construction, et, si ce n'était le montage des feuilles qui les trahissait, on aurait pu très bien les confondre avec d'autres entièrement en cire. Maintenant la ruche s'hiverne avec ces trois cadres; au printemps je verrai comment elle s'est comportée, je vous donnerai des nouvelles à ce sujet, mais, de grâce, ne croyez pas que je veuille faire du miel avec du celluloïd; je préfère laisser la partie à ces personnages peu intéressants qui fabriquent de la mielline avec 5 ou 10 % de miel et des glucoses de toute provenance.

Heyraud.

LETTRE DE L'ONCLE

(Retardé.)

Mon cher neveu,

Bien le bonjour, mon cher neveu, en voilà un de temps ! C'est à croire que toutes les vannes du ciel sont ouvertes, il nous faudra bientôt prendre des échasses pour aller faire visite à nos mouches; le 8 octobre, grande pluie accompagnée d'éclairs et coup de tonnerre, c'est vraiment signe de guerre. J'en profite pour te donner de mes

nouvelles et te remercier de l'invitation, nous verrons plus tard, pour le moment, je suis harcelé de travail.

Ne va pas croire que je néglige mes abeilles, oh ! pour ça, non, bien le contraire, j'en ai toujours grand soin, quoiqu'il ait fallu avoir recours au sucre pour compléter la nourriture d'hiver; j'ai fait le collage avec des blancs d'œuf seulement au début du nourrissage; j'ai constaté que le sucre fourni par la Société était d'une qualité irréprochable.

La récolte du miel a été médiocre; les demandes ont été plus nombreuses que les années précédentes, malgré que les prix sont plus élevés; heureusement que je suis quitte de dénouer le bas de laine.

Les colonies ont été très fortes cette année, bien des hausses regorgeaient d'abeilles; du couvain et du pollen sur plusieurs cadres; j'ai eu l'occasion de mettre en pratique ton procédé pour enlever le pollen des cellules; tout a bien réussi. Merci.

Avec les premiers beaux jours la mise en hivernage va se terminer et toutes nos ouvrières seront en repos jusqu'au printemps.

Comme de coutume, cette année j'ai continué mes recherches pour empêcher la fièvre d'essaimage par le renouvellement des reines. Quand la neige aura blanchi la terre et si tu le désires je te ferai connaître toutes mes « combines » de plusieurs années.

Je te ferai peut-être plaisir en te citant ici les paroles qui ont été prononcées dans une conférence par un délégué d'une société. Il a dit :

« Je possède trente colonies et j'ai toujours les mêmes; je les conserverai tant que je vivrai et pas d'autres.

» Au mois d'avril, je nourris toutes mes colonies pour les faire arriver à un grand développement; quand la fièvre d'essaimage arrive je procède comme suit : je choisis une colonie qui se distingue sous tous les rapports et la rends orpheline; dix jours après j'ai dans cette ruche une douzaine de cellules royales que je distribue dans d'autres colonies vingt-quatre heures après les avoir rendues orphelines et ainsi de suite; avec cette manière de faire, je n'ai jamais d'essaims. »

Espérant que ma missive te trouvera en bonne santé ainsi que ta bourgeoise, reçois nos bonnes salutations. *L'oncle Emile.*

LES RUCHES QUI MEURENT DE FAIM

(Retardée.)

Dans les « Nouvelles des ruchers » du *Bulletin* de mai dernier, M. Savoie nous annonce qu'il a vu chez plusieurs collègues des ruches

dont les abeilles sont mortes de faim quoique ayant encore des provisions, puis se demande si le cadre D. ou D.-B. est bien le cadre idéal pour la ponte et pour l'hivernage et espère que le *Bulletin* voudra bien nous renseigner sur ce point capital.

J'ai attendu jusqu'à aujourd'hui, espérant toujours qu'une de nos fines plumes voudrait bien traiter la question, mais, comme sœur Anne, ne voyant rien venir et que, d'autre part, j'ai aussi trouvé chez moi des ruches mortes de faim tout en ayant encore de bonnes provisions, je veux essayer d'expliquer comment on peut éviter ces pertes de ruches.

Que l'on ne s'attende pas à quelque chose de nouveau, non, car je ne vais faire que copier ce que chacun peut lire dans tous les traités d'apiculture.

Lorsque pour la première fois j'ai trouvé des abeilles mortes de faim dans ces conditions, j'ai fait comme M. Savoie, j'ai accusé le cadre, puis j'ai fait la réflexion suivante : les abeilles qui meurent de faim ne sont en somme qu'une exception et celles qui hivernent bien sont la généralité; or si le cadre était fautif ce serait certainement le contraire qui se produirait; donc, du moment que ce n'est pas le cadre, inutile de demander qui est le coupable.

Quelle est la quantité de nourriture nécessaire aux abeilles pour l'hivernage ? l'on entend assez souvent parler de 15 à 16 kg.; oui, il faut cela pour aller d'une récolte à l'autre, mais pour l'hivernage seulement la quantité est moindre, car l'on peut encore nourrir en octobre puis déjà à la fin de mars. Pour ne pas voir mourir ses abeilles de faim il s'agit tout simplement qu'elles aient de quoi se nourrir pendant cinq mois; naturellement cela ne veut pas dire que l'on ne doive pas leur en donner pour six mois.

En prenant au hasard de mes notes, voici ce qu'une forte ruche D.-T., treize cadres sur balance, a consommé pendant l'hiver 1907-1908 : novembre 850 gr.; décembre 750 gr.; janvier 1 kg. 450; février 1 kg. 750 et en mars 2 kg. 750. Total 7 kg. 550.

Seulement, comme pendant les mois de janvier, février et mars une partie du poids des provisions consommées a été remplacée par celui du couvain, nous pouvons ajouter 2 kg. 450 de compensation, ce qui nous donnera 10 kg.

Examinons maintenant la quantité de nourriture qu'un cadre D.-T. peut contenir; un cadre bien plein peut peser jusqu'à 4 kg., mais les cadres complètement pleins ne valant rien pour un bon hivernage, nous le supposons plein seulement sur une profondeur de quinze centimètres dans sa partie supérieure; il arrivera alors à peser environ 2 kg.; il ne nous faudra donc que cinq cadres pour contenir les

provisions hivernales; ajoutons-y un cadre de pollen et là-dessus nous pourrions hiverner n'importe quelle colonie pour autant que le groupe aura suffisamment d'air et de place; si le groupe peut occuper sept ou huit cadres, ces provisions peuvent aussi y être réparties. On sait que le groupe des abeilles pendant l'hiver ne peut se déplacer qu'en suivant les ruelles entre les cadres; supposons maintenant ces dix kilos de nourriture répartis sur huit ou dix cadres et le groupe n'en occupant que cinq ou six il arrivera alors forcément que lorsqu'il aura atteint l'extrémité des cadres il sera condamné à mourir de faim, à moins que la température extérieure ne permette aux abeilles d'aller s'approvisionner sur les cadres voisins. Nous pouvons donc dire que quelque soit la forme du cadre, qu'il soit rectangulaire, carré ou rond, les risques seront toujours les mêmes et le coupable, en cas de mort des abeilles, sera toujours leur propriétaire.

Quelquefois la mort des abeilles est due aussi à un excès de pollen. Si la récolte de miel est mauvaise, la récolte de pollen est d'autant plus fabuleuse. Cette année, par exemple, avant de nourrir pour l'hivernage, j'ai sorti jusqu'à trois cadres de pollen d'une seule ruche. Lorsqu'on nourrit en laissant ces cadres de pollen dans la ruche, il arrive quelquefois que les abeilles allongent d'un ou deux millimètres les cellules déjà pleines de pollen, les finissent avec la nourriture donnée et operculent; on croit alors avoir des cadres pleins, car ils sont très lourds, mais on voit de suite ce qu'il peut en résulter. Certes, il en faut du pollen pour l'hiver, mais un seul cadre suffit amplement jusqu'au nouveau.

Certains apiculteurs préfèrent laisser tous les cadres dans la ruche en hiver et prétendent qu'ils se conservent mieux là que dans une armoire, mais ils ont alors soin, à l'arrière-saison, de désoperculer tous les cadres des bords; instinctivement les abeilles placent ces provisions à leur portée, ce qu'elles ne feraient pas si les rayons restaient operculés.

Un vieux proverbe dit que l'on se trompe moins en semant tôt que tard; on pourrait en dire autant de l'hivernage; toutefois, comme il y a toujours des exceptions, en voici une. Cette année j'ai pu mettre en hivernage dans les premiers jours de septembre toutes les ruches qui possédaient des reines de 1915, car elles avaient arrêté leur ponte assez hâtivement; mais les ruches dont les reines étaient nées en juillet et août avaient encore à ce moment jusqu'à sept cadres de couvain; si ces dernières avaient reçu leurs provisions en même temps que les autres elles auraient été obligées de les loger sur les cadres voisins du nid à couvain, puis le couvain éclos ces cadres en plein milieu de la ruche seraient restés vides. J'ai vu un de ces cas

où, en plein hiver, le groupe avait dû se scinder pour atteindre les provisions. Une des parties avait parfaitement pu hiverner, mais l'autre avait fini par mourir de faim.

Quant aux avantages du cadre carré, je me permettrai de renvoyer le lecteur à la page 223 de *l'Abeille et la ruche*, par Langstroth et Dadant.

Jules Comtat.

Deux jeunes reines fécondes dans la même colonie.

Plus on devient vieux apiculteur, plus on voit des choses rares, parfois extraordinaires.

Autrefois je ne croyais pas qu'il fût possible de trouver deux reines dans la même colonie; j'ai constaté le fait à mes dépens la première fois que le cas s'est présenté. Ayant eu à italianiser une colonie logée en ruche de paille, j'en retirai une vieille reine, passablement usée; j'étais satisfait d'être tombé sur cette colonie, que j'avais achetée dans les environs. Car on est toujours contrarié de supprimer une jeune et bonne reine pour en donner une dont on ne connaît pas les qualités. Je donnai à cette ruche, que je croyais bien orpheline, une belle jeune reine que je venais de recevoir d'Italie; quelques jours après je donnai la liberté à la reine italienne. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver cette reine morte le lendemain, alors qu'elle devait être acceptée; or la colonie ne donnait pas des signes d'orphelinage. Voulant en connaître la cause, j'inspectai attentivement les abeilles et je finis par trouver une belle jeune reine fécondée qui avait échappé à ma vue la première fois.

Depuis j'ai eu l'occasion de voir deux reines dans la même colonie, une reine âgée et une autre jeune et fécondée destinée sans doute à remplacer la vieille qui pondait encore en même temps que sa fille.

En août dernier, ayant besoin d'une reine, je chassai les abeilles d'une petite ruche en paille où il n'y avait pas moins d'un kilogramme d'abeilles; je pris une belle jeune reine qui était certainement fécondée, puis je versai les abeilles sur une toile à l'entrée de la ruche pour les faire rentrer. Ma surprise fut grande en voyant une autre reine, jeune et fécondée, parmi les abeilles. Cette reine a continué à pondre; la mère de ces reines avait été vendue environ deux mois auparavant; ces deux jeunes reines avaient été ensemble assez longtemps; il y avait dans la ruche du couvain de tout âge et des jeunes abeilles écloses. Dans ma longue carrière apicole je n'avais jamais observé cela.

Chaource (Aube), 19 décembre 1916.

M. Bellot.

COIN DES JEUNES

Du renouvellement des reines pour empêcher l'essaimage.

(Réponse à la question n° 20 de 1916.) Le procédé suivant se recommande par sa simplicité, sa réussite et la bonne qualité des reines qu'il produit. Il supprime totalement l'essaimage s'il est pratiqué avant que des reines s'annoncent au berceau, et ne diminue en rien la récolte du miel, ce qui n'est pas à dédaigner non plus.

Le voici :

Au printemps, dès qu'il n'y a plus à craindre pour le froid, stimuler ses ruches pour les amener à une grande force, tirant ainsi tout le parti possible des reines qu'on va changer. Choisir ensuite la colonie d'élevage, laquelle doit présenter toutes les qualités requises pour donner des reines de premier ordre. L'époque des essaims arrivant, enlever à ce moment la reine de cette ruche; bientôt des alvéoles royaux s'édifieront sur de très jeunes larves et dix jours après cette manœuvre on pourra greffer les cellules mûres ainsi obtenues dans les autres colonies rendues orphelines depuis vingt-quatre heures au moins. L'acceptation après ce délai est certaine. Encore un jour et la reine éclore au milieu d'une population bien disposée; le vol de fécondation ne se fera pas attendre; tout redeviendra normal et l'essaimage sera conjuré. De plus, toutes ces reines d'été pondront activement avant l'hiver et le supporteront mieux que leurs vieilles devancières. Enfin le rajeunissement du rucher sera méthodique, annuel.

Il est reconnu que pendant la grande miellée le travail de la reine se ralentit faute de place, constitue souvent une entrave aux apports du nectar. Renouveler une reine à pareille époque par l'introduction d'un alvéole à point, c'est suspendre la ponte pendant huit à dix jours (trois semaines environ pour la ruche d'élevage) et mettre du même coup à la disposition des butineuses les cellules devenues vacantes par suite des naissances. Cet arrêt, on le voit, ne cause aucune perte à l'apiculteur, bien au contraire.

Il est presque superflu de dire qu'on pourra mettre en œuvre plusieurs ruches d'élevage suivant le nombre des reines à remplacer, qu'il faudra nourrir celles-ci en cas de mauvais temps et que toutes les ruches soumises au renouvellement devront être suivies de près.

Maintenant voyons les inconvénients : d'abord la recherche des reines à détruire est très laborieuse au moment de l'année où les ruches sont en pleine prospérité, au complet, avec leurs hausses en place. C'est tout un travail, surtout si l'on doit en tenir un certain

nombre. Ensuite, principal revers, les jeunes reines peuvent se perdre en voyage de noce si le temps est défavorable.

Qui ne risque rien n'a rien, dit le proverbe. Sans être parfait, ce procédé — qui n'est pas d'aujourd'hui — satisfait cependant son homme. Il est bien à la portée des jeunes comme nous et s'adresse à eux spécialement.

A. Porchet.

NOUVELLES DES SECTIONS

Cossonay. — Nous avons eu, le dimanche 28 janvier, le privilège d'entendre une conférence de M. Forestier sur l'anatomie de l'abeille. Les projections lumineuses, rendues plus vivantes encore par les explications claires et précises de M. Forestier, nous ont mis parfaitement au clair sur les systèmes de circulation, de respiration, de digestion de l'abeille et sur nombre d'autres questions. Malgré tout ce qu'on peut avoir lu, cette conférence présente vraiment le plus grand intérêt, même pour des apiculteurs très versés dans la connaissance de notre insecte. Aussi, nous la recommandons très vivement aux Comités des sections.

J'ajoute, pour les sections vaudoises, que cette conférence nous avait été gracieusement accordée sur notre demande par le service cantonal de l'agriculture. Aussi, nous lui adressons ici nos remerciements les plus vifs et l'expression de notre reconnaissance.

S.

Montagnes neuchâteloises. — La réception des bulletins de commande de sucre a eu l'avantage pour notre Comité de faire des constatations qu'il est de mon devoir de relever ici afin de mettre les sociétaires en garde pour l'avenir. Les apiculteurs n'inscrivent pas toutes leurs ruches au recensement. Est-ce négligence ou esprit de lucre ? Quoique dans la vie il faut douter de tout et ne s'étonner de rien, je ne ferai pas l'affront à mes collègues de croire que c'est pour éviter de payer la finance de 20 centimes par ruche pour la caisse cantonale d'assurance mutuelle contre la loque. Nous avons enlevé toutes les ruches inscrites de trop sans ménagement pour Jean ou Pierre, en faisant le contrôle chez le caissier cantonal qui, lui, possède tous les bordereaux envoyés par les inspecteurs de bétail chargés du recensement et de la perception. Deux sociétés ont procédé de cette façon; quant aux deux autres sections constituant la cantonale, je ne sais comment le contrôle a pu se faire d'une manière sérieuse.

Dans l'intérêt de notre Caisse d'assurance, il faudra nécessaire-

ment prendre une décision dans ce genre. Tout apiculteur n'ayant pas payé intégralement pour le total de ses colonies ne recevra aucune indemnité en cas de loque dans son rucher.

Une autre constatation faite à la même occasion, c'est que dans le canton de Neuchâtel le nombre des ruches a augmenté de 400 sur 1915. Il y a 667 propriétaires d'abeilles dont 289 sociétaires, soit le 44 %. Voilà une statistique qui ne doit pas laisser indifférent notre Comité cantonal qui a besoin depuis la guerre et l'Exposition d'un peu de stimulant.

Eugène Maire.

QUESTIONS

Question N° 8.

Pourrait-on greffer des œufs de reine bien féconde pondus dans des alvéoles de mâles aussitôt après qu'ils ont été pondus, puisque, d'après les expériences de MM. Bourgeois et Dickel, ils doivent être fécondés par la reine ? — Je voudrais les permuter dans les premières heures de la ponte de la reine; d'après mes observations faites sur la ponte des œufs dans les deux espèces d'alvéoles, je n'ai pas vu que les abeilles ouvrières se préoccupent de les défer-tiliser. (Voir l'article : « Modeste observation sur la ponte des œufs », *Bulletin* n° 4, 1916, page 86.)

David-Auguste Tavernier.

BIBLIOTHÈQUE

Nous avons reçu 2 fr. de M. Henri Ruchet, à Villars-sur-Ollon; puis de M. Ami Porchet-Gindroz, instituteur à Ropraz, l'ouvrage de feu le Dr Bourget : *Beaux dimanches*. Puis, encore en date du 17 février, 10 fr. de M. Gay, à Bramois, et 5 fr. de M. Jacot-Guillarmot, aux Verrières. Nous adressons nos vifs remerciements à ces donateurs.

Nous rappelons encore une fois aux lecteurs que l'administration postale interdit toute note manuscrite dans le retour des livres à la Bibliothèque; les demandes de livres doivent se faire sur lettre ou carte à part.

Le catalogue ne sera envoyé que contre envoi de 30 centimes en timbres.

RÉPONSE AUX QUESTIONS

N° 23. — Je me permets de répondre à cette question en me confinant dans le cadre de mes notes consignées le long de ma carrière apicole.

Rien de plus variable que le temps pendant lequel une colonie demeure orpheline avant de mobiliser des ouvrières pondeuses. Cette rage de pondre à l'envers du bon sens dépend surtout de l'activité de la colonie, et cette activité ne peut qu'être, en général, en relation directe avec la saison, la force et les provisions. Dans une ruche faible en population et en provisions, les pondeuses volontaires se recrutent beaucoup plus difficilement, et l'on a pu voir même ainsi des colonies orphelines se laissant mourir lentement sans se permettre ce dévergondage.

J'ai constaté par contre, il y a quelques années, que les essaims ne tiennent pas longtemps dans cet état normal. Une curieuse coïncidence voulut que deux beaux essaims, sortis et mis en ruche le même jour, fussent tous deux dépourvus de reine. Je m'en aperçus le quatrième ou cinquième jour lorsque, après un copieux nourrissage chaque soir, je les gratifiai d'une visite. O scandale ! La partie centrale des cadres, à peu près totalement bâtis, était trouvée garnie d'œufs d'ouvrières, facilement reconnaissables à ce qu'il s'en trouvait trois ou quatre, et même davantage, dans la même cellule. Je remplace ces cadres par de nouvelles feuilles gaufrées avec une cellule royale operculée dans chaque ruche, mais sans nourrir. Le lendemain, les rayons du centre sont déjà en partie bâtis, garnis de la même camelote, et Leurs Majestés sont trouvées détruites dans leur berceau. J'enlève ces nouvelles bâtisses, non pour les remplacer, mais pour loger les abeilles sans autre, entre les quatre parois de la ruche. La pluie du jour suivant me fait différer la visite, et le surlendemain je trouve dans chaque ruche un petit cœur de cire exhibant à l'étalage pour la troisième fois — mais sous des prétentions très réduites — la réclame que vous connaissez. Dans un geste d'impatience, je sacrifie un essaim pour poursuivre mes expériences sur l'autre, que je laisse encore un jour sans vivres lors même que le temps n'est pas favorable au butinage. A la visite suivante, plus trace de travail : les abeilles sont assoupies. Je crois le moment opportun de leur redonner quelques feuilles gaufrées avec une nouvelle reine prête à éclore et un très léger nourrissage.

La disette a-t-elle eu pour effet de tarir la source de fécondité des ouvrières, ou les pondeuses ont-elles, pour avoir outrepassé leurs droits, expié par la peine capitale leur crime de lèse-nature et de lèse-majesté ? Je l'ignore, mais toujours est-il que la jeune reine fut cette fois acceptée et tout alla dès lors normalement.

N° 23. — Voulant m'assurer de la ponte de la jeune reine d'une bonne colonie quinze jours après son éclosion, je trouvai dans un

rayon des œufs qui devaient provenir d'ouvrières pondeuses. En regardant bien je surpris une ouvrière en train de pondre dans une cellule, mais pas de reine. Dans ce cas la colonie ne devait être orpheline que depuis dix jours. Une autre fois je constatai, en novembre à la fin d'une belle journée, que certaine ruche donnait des signes d'orphelinage. A la première visite, en mars, ce n'était que trop vrai. Le temps étant redevenu froid, je ne pus la réunir à sa voisine que dans le courant d'avril. Elle n'avait pas d'ouvrières pondeuses et l'opération réussit très bien.

Tout cela veut dire que l'on ne peut fixer le temps approximatif d'orphelinage d'une colonie pour trouver des traces d'ouvrières pondeuses. La race, l'époque et probablement la récolte doivent jouer un certain rôle dans cette question. X.

N° 25. — L'idéal pour une station de fécondation sérieuse serait un endroit très abrité des vents tout en étant bien exposé au soleil, à proximité d'une habitation, situé à cinq ou six kilomètres au moins de tout rucher.

Des expériences personnelles m'ont convaincu qu'une distance de trois kilomètres et demi à quatre kilomètres n'était pas suffisante. La preuve la plus certaine, c'est que des bourdons de la ruche qui devait les fournir sont revenus à l'emplacement qu'elle occupait avant d'être conduite à la station. Les ouvrières ne sont pas revenues. X.

N° 25. — Il faut si possible établir la station sur un coteau ensoleillé, à l'abri des vents et, dès 4 heures du soir, à l'ombre pour permettre au chef de la station et aux apiculteurs les visites, ainsi que le placement des ruchettes et les différents travaux à exécuter en temps voulu.

La distance de trois à quatre kilomètres de tout apier est indispensable, toutefois une moindre distance peut suffire si la station est isolée par des collines ou des forêts d'une certaine étendue.

Les conditions et règlements seront expédiés sur demande faite à V. Chatton, Romont.

Question 25. — Je ne crois pas que dans notre pays on puisse trouver un endroit où l'on puisse garantir la sélection. Dans la Suisse alémanique on prétend qu'à deux kilomètres de tout rucher on peut être sûr de la fécondation, les mâles n'allant pas si loin. Je ne suis pas d'accord et voici pourquoi. Faites disparaître toutes les ruches à dix kilomètres à la ronde et faites une promenade dans les prairies au moment de la grande flore, vous trouverez partout des abeilles butinant sur les fleurs. Combien d'essaims se perdent chaque année

qui vont se loger dans des arbres creux et ces essaims qui s'échappent jusqu'où peuvent-ils aller ? Voici un exemple. J'avais un rucher d'abeilles italiennes à proximité des Voirons, beaucoup d'essaims se sont échappés de ce rucher. A cette époque (c'était entre 1875 et 1880) il n'y avait pas d'italiennes dans cette contrée; comme j'allais en Savoie chaque printemps pour acheter des ruches, je trouvai un jour chez un paysan une colonie italienne; je lui dis : « Vous avez trouvé cet essaim l'année dernière ? » Il me répondit qu'en effet il l'avait trouvé près de chez lui. De cet endroit à mon rucher il y avait plus de dix kilomètres. Maintenant cet essaim pouvait être un essaim secondaire et avoir par conséquent des mâles. Qui vous dira qu'un fait semblable ne puisse pas se produire près de votre rucher d'élevage ? Pour moi il n'y a qu'un moyen pour obtenir une fécondation assurée, c'est celui-ci : A fin février ou commencement de mars suivant la précocité des saisons, forcez par un nourrissage copieux les ruches dont vous voulez obtenir les mâles et lorsque la ponte est en pleine croissance mettez des rayons de mâles au centre de vos colonies et continuez à nourrir largement. Vous aurez ainsi pendant un certain temps les seuls et uniques mâles dont vous désirez l'accouplement, profitez alors de préparer des reines pour ce moment-là, car plus tard il y aura d'autres mâles; en tout cas cette avance peut être de trois semaines, on peut donc préparer déjà bien des reines pendant ce temps. Il existe déjà bien des ruchers d'élevage surtout dans la Suisse alémanique; on peut y trouver des reines de race pure ou fécondées comme on le désire, mais *garanties* ! cela est beaucoup trop problématique.

Louis-S. Fusay.

Question 26. — Je n'ai jamais eu l'occasion d'en faire l'essai. Les avis sont très partagés en oui et en non. Un apiculteur digne de foi m'a raconté qu'en prélevant sa récolte une des hausses (dont les rayons, tous passés ensuite à l'extracteur, avaient été mélangés) se trouvait provenir d'une colonie loqueuse à son insu. Que faire ? Ces cadres avaient tous été répartis pour être léchés entre les quinze ou vingt ruches qui étaient là; c'était au mois de septembre. Tout l'hiver il fut très anxieux et au printemps il s'attendait à chaque visite à une triste constatation. Pas une des colonies ne fut malade et pourtant aucun désinfectant ne fut utilisé ! Affaire de chance qui peut dépendre du fait qu'il n'y avait peut-être peu ou plus de couvain et que tout avait été consommé avant la ponte du printemps.

P. Odier.

N° 27. — Il n'est pas nécessaire de remplir les réservoirs du nourrisseur de la ruche Rosset de matières isolantes si le matelas-châssis

se trouve au-dessus. Le peu de temps qu'il faut et la facilité de remplir ces réservoirs avec quelques matières isolantes, chiffons, laine de bois, etc., à défaut de petits sacs de balle d'avoine, ne devrait faire reculer personne devant ce petit travail.

X.

Question 28. — Il risque de trouver ses abeilles atteintes d'une bonne diarrhée, surtout si l'hivernage se prolonge un peu.

P. Odier.

Question 28. — Cet apiculteur amateur me rappelle ce que je voyais faire il y a passé soixante ans; on fendait une branche de sureau, on enlevait la moelle en en laissant à chaque bout une petite épaisseur de manière à former une auge, puis l'on mettait dedans des petits restes de fruits cuits et on glissait l'auge dans le trou de vol, on mettait encore des pluchures de pommes et d'autres résidus semblables. Si cet amateur veut retourner à cette époque, souhaitez-lui bonne chance, mais, hélas! plus de déboires que de miel.

Louis-S. Fusay.

N° 28. — On peut répondre à l'apiculteur en question que probablement ses abeilles n'existeront plus au printemps. En tout cas si l'année prochaine est bonne il pourra constater qu'il aura fait des économies bien mal placées.

X.

SUCRE POUR LE NOURRISSEMENT DU PRINTEMPS 1917

Le Président de la Romande, ne pouvant répondre à toutes les demandes de renseignements qui accompagnent les bulletins de commande irréguliers ou venus tardivement, informe ces souscripteurs qu'il fera tout son possible pour que ces commandes soient traitées comme les régulières; s'il n'y parvenait pas, il prie les comettants de ne s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Afin de bénéficier du prix de gros, les sections sont invitées à étudier sérieusement la question du groupement entre elles. Les vœux y relatifs sont à communiquer le plus promptement possible au soussigné.

Sauf information contraire, les wagons complets sont réglés à dix tonnes, mais les quantités supplémentaires pourraient toujours être livrées à part.

A. Mayor.

NOUVELLES DES RUCHERS

J.-D. Stalé, Coffrane, 4 janvier 1917. — Les abeilles font aujourd'hui une magnifique sortie et il est à espérer que l'hivernage se fera dans de bonnes conditions. J'ai cependant trouvé, après la sortie du 24 décembre dernier, qu'il y avait beaucoup de mortes, mais je n'ai pu me rendre compte si ce nombre reste dans la moyenne.

- LA CIRE GAUFREE BÆSCH -

à la Presse RIETSCHÉ.

ne s'étire pas. Raison : Point de cire molle.

Seule la véritable cire dure de première qualité est employée.

PRIX-COURANT d'après toute mesure.

- N^{os} 100. Pour chambre à couvain, fr. 6.50 le kg., fr. 6.30 en-dessus de 4 kg.
101. Pour hausses, fr. 6.80 le kg., fr. 6.60 en-dessus de 4 kg.
102. Gaufrage à façon de cire pure, fr. 4.20 le kg.
103. Gaufrage à façon de vieux rayons, fr. 2.40 par kg. de cire obtenue.

Bien désigner à chaque commande la dimension ou le système des feuilles désirées.

Achat et échange de cire brute et fondue aux meilleurs prix possible.

OUTILLAGE COMPLET POUR APICULTEURS

== Demandez-nous le catalogue général n^o 25. ==

Ch. BÆSCH, Mærstetten (Suisse).

QUI

remettrait à débutant 1 ou 2 bonnes colonies race italo-noires, logée *Dadant-Blatt* transportables. Faire offre avec prix à *Jules Campiche, Ballaigues*.

La C^{ie} Industrielle CIRÉSIA, 17, Quai des Bergues, à Genève, achète à de bons prix les

cires d'abeilles fondues

par n'importe quelle quantité. Prière d'adresser les offres.

A VENDRE

quelques ruches *Dadant-Blatt* neuves, ainsi que deux du même système contenant de fortes colonies avec tous leurs cadres construits. S'adresser à *E. Péclard, apicult.-constr, Bex*.